

éprouvait une violente migraine. C'était la première fois que Léon mentait à sa femme.

Le lendemain, il retourna encore rue de Charonne et trouva, comme la veille, Eugénie travaillant au chevet de son père. Il y retourna le jour suivant, puis l'autre et encore l'autre.

Et cependant l'ouvrière tenait modestement les yeux baissés; elle avait le maintien décent d'une fille sage, elle parlait peu, rougissait si l'œil ébloui de Léon s'arrêtait sur elle, et, au bout de huit jours, le pauvre ébéniste, sans se l'être avoué lui-même, était complètement fou d'amour.

Pourtant, et obéissant en cela à cette ruse instinctive du mal qui se cache, il témoignait dans son intérieur une gaieté, de mauvais aloi; il embrassait encore sa femme comme de coutume, mais son cœur ne battait plus de même émotion. Son sommeil, la nuit, était agité; parfois, une image le troublait, une tête de femme apparaissait dans ses rêves; et ce n'était pas le frais et rose visage de Cerise, avec ses grands yeux si doux, ses beaux cheveux noirs, ses lèvres rouges comme le fruit de juin dont elle portait le nom. C'était ce visage un peu pâle, encadré de fauves cheveux blonds, éclairé par cet œil d'un bleu sombre d'où s'échappait un rayonnement fascinateur; ce visage pensif et sérieux, comme celui de l'ange déchu qui regrette le ciel et semble se complaire en sa fatale beauté.

Après son sommeil, Léon prétextait souvent le besoin soit de prendre l'air, soit de descendre dans son bureau pour y mettre au courant sa comptabilité en retard. Il avait besoin de solitude.

Quelquesfois il s'enfermait dans son atelier, et là tout seul, sans témoins, il se prenait à pleurer comme un enfant.

Un jour, il arriva plus tôt que de coutume chez le père Garin. Eugénie était sortie, lui dit l'aveugle.

Léon éprouva comme un frisson d'inquiétude jalouse. Où était-elle? Il voulut s'en aller, il n'en eut pas la force; il attendit deux heures.

Enfin Eugénie arriva. Elle avait son panier au bras; elle était allée, lui dit-elle, faire ses modestes provisions à la halle.

En la voyant entrer, Léon avait rougi et pâli tour à tour; il s'oublia jusqu'à lui faire des reproches de ce qu'elle laissait son père seul beaucoup trop longtemps.

Eugénie baissa les yeux; le pauvre ouvrier vit une larme remonter sur sa joue, et il demanda pardon et s'en alla la mort au cœur en songeant qu'il lui avait fait de la peine, et s'avouant que ce n'était point l'intérêt qu'il portait à l'aveugle, mais bien un mouvement de jalousie qui avait dicté ses reproches.

Léon commençait à lire distinctement au fond de son âme, et il reculait épouvanté. Car c'était un loyal et brave cœur, après tout, un esprit simple et droit qui avait le respect de la foi, un mari qui prenait à sérieux ses devoirs d'époux et de père. Il avait aimé Cerise, — Cerise l'aimait toujours, — il était devenu son époux, son protecteur, leurs mains s'étaient enlacées pour toujours au-dessus du berceau de leur enfant, et l'honnête homme se disait qu'il lui était à jamais interdit de lever les yeux sur une autre femme que la sienne.

Un soir, seul dans la petite pièce attenante à son atelier et qu'il nommait son bureau, il se répéta tout cela et se jura de dominer son cœur, ses instincts, de fouler aux pieds cette passion insensée, d'aller voir Eugénie une dernière fois, de laisser une poignée de louis sur le lit du père, et d'engager la jeune fille à retourner avec lui dans son pays, où l'air natal, un climat plus doux peut-être pourraient hâter sa guérison.

Léon voulait éloigner Eugénie Garin de Paris; il se sentait faible, il semblait vaguement comprendre que, si elle restait, il n'aurait pas la force de ne plus la voir.

Il avait quelques économies dont il ne rendait compte à personne, que sa femme lui laissait employer à sa guise et qui passaient presque toutes à soulager des misères cachées. Afin de s'affermir plus encore dans sa résolution, Léon prit un rouleau de mille francs dans son tiroir et le mit dans sa poche. Il

avait l'intention de le faire accorder au père Garin, à la condition qu'il retournerait dans son pays.

Quand de l'atelier il remonta dans son logement particulier, le silence et le sommeil y régnaient depuis longtemps, couronnant ainsi une noble journée de labeur.

Dans sa chambre nuptiale, une veilleuse, placée sur la cheminée, répandait autour d'elle une clarté mate et discrète. Auprès du lit se trouvait le berceau de l'enfant, caché par le même rideau que la couche maternelle.

Léon s'arrêta quelques secondes sur le seuil, comme s'il eût éprouvé du remords et de la honte à revenir, lui le cœur troublé de pensées coupables, prendre sa place accoutumée entre ces deux êtres qui auraient dû remplir sa vie: — sa femme, la chaste et belle Cerise, — son enfant, rose et blond comme un petit ange, dont l'âme sans doute retournait au ciel chaque nuit, tandis que son frêle corps reposait auprès de sa mère. Puis, passant la main sur son front comme s'il eût voulu en chasser une pensée qui l'obsédait, une image persécutrice, il s'avança sur la pointe du pied, retenant son haleine, et il écarta doucement les rideaux.

C'était un tableau charmant que celui qu'il eut alors sous les yeux. L'enfant n'était point dans son berceau, sa mère l'avait pris avec elle, elle le tenait dans ses bras, et tous deux dormaient. L'enfant, autour duquel s'arrondissait le beau bras de sa mère, avait les lèvres entr'ouvertes et souriait dans son sommeil, sans doute à quelque vision céleste, ressouvenir du paradis qui ne s'efface de la mémoire de l'enfance que lorsque la première passion humaine commence à en ternir l'innocence. La mère, plus grave, plus sérieuse, dormait ses lèvres collées à la blonde chevelure de son chérubin.

Un moment l'ouvrier contenait son bonheur sous cette double apparence. N'osant faire un mouvement ni même respirer. Et l'image fatale, le souvenir fascinateur du démon aux yeux bleus s'effacèrent, et l'heureux père sentit son cœur palpiter et se crut encore heureux époux. Il se pencha alors sur le groupe endormi et voulut prendre l'enfant pour le remettre dans son berceau. Mais malgré les précautions infinies qu'il employait pour le dégager du bras de la jeune femme, ce bras, sauplé tout à l'heure, se raidit tout à coup, un pli se forma sur le front blanc de Cerise, et la mère, dormant encore, serra son cher nourrisson comme si un danger l'eût menacé.

Puis elle ouvrit les yeux, aperçut son époux. Et alors le pli du front disparut, la lèvre sérieuse dessina un sourire, le bras raidi se détendit, et le père put prendre son enfant et le remettre dans son berceau.

L'image d'Eugénie Garin avait disparu.

Le lendemain, Léon descendit à l'atelier, plus gai, plus souriant qu'à l'ordinaire.

Il fut fort occupé durant la matinée, accablé de visites d'affaires, de commandes, d'ouvriers. Puis, c'était un samedi, jour de paye, et, dès le matin, Léon avait l'habitude de vérifier la caisse et de faire faire de la monnaie.

Quand il sortit de chez lui, vers deux heures, pour aller rue de Charonne, il était muni du rouleau de mille francs, il avait la ferme résolution de le donner au père Garin et de lui faire promettre de partir. En s'arrêtant à la porte de la maison, il eut bien encore cet étrange battement de cœur qui s'emparait de lui chaque fois qu'il y allait, mais il était résolu, et il monta bravement.

La veuve Fipart n'était point dans sa loge, il ne rencontra personne dans l'escalier et atteignit sans voir âme qui vive la porte de la mansarde.

— Entrez! répondit la voix de la jeune fille, lorsqu'il eut frappé.

Léon entra et jeta un cri de surprise.

Le lit du vieillard était vide, la jeune fille était seule...

L'ouvrier eut le vertige. Pour la première fois il se trouvait seule avec cette femme qui produisait de si grands rav-